

N°165



Une Lanterne

1° lecture :
Genèse 15, 5-12-17-18

Psaume 26 (27), 1, 7-8, 9abcd, 13-14

Le Seigneur est ma lumière et mon salut ;
de qui aurais-je crainte ?

Le Seigneur est le rempart de ma vie ;
devant qui tremblerais-je ?

Écoute, Seigneur, je t'appelle !
Pitié ! Réponds-moi !

Mon cœur m'a redit ta parole :
« Cherchez ma face. »

C'est ta face, Seigneur, que je cherche :
ne me cache pas ta face.
N'écarte pas ton serviteur avec colère :
tu restes mon secours.

J'en suis sûr, je verrai les bontés du Seigneur
sur la terre des vivants.

« Espère le Seigneur,
sois fort et prends courage ;
espère le Seigneur. »

Le livre des Psaumes a été dénommé ainsi en raison d'une traduction trop littérale du grec *Biblos psalmon* et du latin *Liber Psalmorum*. En grec, *psalmos* désigne un air joué sur l'instrument à cordes appelé « psaltérion ». Ainsi on a donné au contenu du recueil dont nous parlons un nom évoquant la manière dont ses éléments peuvent être chanté, plutôt que la nature même de ceux-ci.

L'hébreu, lui, dit *Téhilim*, mot qui dérive de la racine *hll* (« louer ») d'où le titre que certains auteurs ont adopté : Louanges.

La numérotation n'est pas la même dans la Septante (bible hébraïque traduite en grec) et la Vulgate (traduction latine de St Jérôme) que dans le texte hébreu (d'où la numérotation différente : le 1° numéro est celui de la Bible hébraïque, entre parenthèses, celui de la Septante/Vulgate).

Mais d'un côté comme de l'autre, on aboutit à un total de 150, ce qui constitue un nombre parfait, écrit André Chouraqui.

Le recueil est divisé en cinq livres. L'exégèse juive offre une clef à cette répartition en disant que les cinq livres qui forment les *Téhilim* sont un commentaire symphonique des cinq livres de la Tora (Loi) de Moïse. Le Psaume 150 semble constituer la louange finale du recueil, comme le Psaume 1 en est l'introduction générale.

Le Psautier, bien plus qu'un livre écrit dans un lointain passé, demeure un être vivant, qui parle et nous parle, qui souffre, gémit et meurt, pour ressusciter et chanter en dehors du temps et dans l'actualité du présent de l'Homme, ... qui vous prend, vous emporte du début à la fin.

Ce livre est un mystère, pour que les âges ne cessent de revenir à lui, de se purifier à cette source, comme si ses rythmes battaient la pulsation du monde.

Les Psaumes ont été traduits dans toutes les langues et dans une multitude de dialectes. Ils ont été paraphrasés en vers et en prose, commentés, illustrés, imités. Tous les plus grands écrivains ont été littéralement fascinés par eux.

Et voici que depuis deux millénaires, couvents et ghettos se rencontrent mystérieusement, en une garde d'amour, pour psalmodier, ici en latin, là en hébreu, ces hymnes inventés par les chantres d'Israël.

André Chouraqui

2° Dimanche de Carême ☩ 17/03/ 2019 ☩ © bernard.dumec471@orange.fr

En peu de mots, tout est dit d'une tranquille certitude (*Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; de qui aurais-je crainte ?*) mais aussi d'une ardente supplication (*Écoute, Seigneur, je t'appelle ! Pitié ! Réponds-moi !*) Ces états d'âme sont si contrastés que l'on pourrait presque se demander si c'est bien la même personne qui parle d'un bout à l'autre. Mais oui, bien sûr, écrit M.-Noëlle Thabut. C'est la même foi qui s'exprime, dans l'exultation ou dans la supplication, selon les circonstances... Circonstances heureuses, circonstances douloureuses, le peuple d'Israël a tout connu. C'est au sein de ces aventures, qu'il a gardé confiance, mieux, qu'il a approfondi sa foi. Il faut déjà noter le passage du présent (*Le Seigneur est ma lumière et mon salut*), langage de la foi indéracinable, au futur de la dernière strophe (*je verrai les bontés du Seigneur*) ... qui se termine par un cri d'espérance (*Espère le Seigneur*) ... L'espérance étant la foi qui se conjugue au futur. En ce jour où nous lisons, comme c'est la coutume le 2^e dimanche de Carême, le récit de la Transfiguration, il est bon de s'attarder à l'expression : *C'est ta face, Seigneur, que je cherche*. Voir la face de Dieu, c'est le désir, la soif de tous les gens de foi. L'être humain, créé à l'image de Dieu, est comme aimanté par son Créateur. Moïse avait supplié : *Fais-moi voir ta gloire !* Et Dieu lui avait répondu : *Ma face, on ne peut la voir !* (Ex 33, 18...23). Dieu est tellement immense pour nous que nous ne pouvons le voir de nos yeux ; le rayonnement de sa Présence ineffable, inaccessible (ce que les textes appellent sa « gloire ») est trop éblouissant pour nous. Nos yeux ne supportent même pas de fixer le Soleil, comment pourrions-nous regarder Dieu ? Mais en même temps sa grandeur n'écrase pas l'être humain. Bien au contraire, elle le protège, elle est sa sécurité ! Si nous pouvons voir ici-bas *les bontés du Seigneur*, nous ne pourrions voir la « face » de Dieu, uniquement que *sur la terre des vivants*, dans le monde des ressuscités !

Évangile selon saint Luc (Lc 9, 28b-36)

Environ huit jours après ces paroles, Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et il gravit la montagne pour prier. Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre, et son vêtement devint d'une blancheur éblouissante. Voici que deux hommes s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, apparus dans la gloire. Ils parlaient de son départ (exode) qui allait s'accomplir à Jérusalem. Pierre et ses compagnons étaient accablés de sommeil ; mais, restant éveillés, ils virent la gloire de Jésus, et les deux hommes à ses côtés. Ces derniers s'éloignaient de lui, quand Pierre dit à Jésus : « Maître, il est bon que nous soyons ici ! Faisons trois tentes : une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. » Il ne savait pas ce qu'il disait. Pierre n'avait pas fini de parler, qu'une nuée survint et les couvrit de son ombre ; ils furent saisis de frayeur lorsqu'ils y pénétrèrent. Et, de la nuée, une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils, celui que j'ai choisi : écoutez-le ! » Et pendant que la voix se faisait entendre, il n'y avait plus que Jésus, seul. Les disciples gardèrent le silence et, en ces jours-là, ils ne rapportèrent à personne rien de ce qu'ils avaient vu.

Le récit de la Transfiguration de Lc offre des divergences considérables avec ceux de Mc et de Mt. Déjà de façon générale, toute l'attention se porte sur Jésus, et il semble que c'est lui, et non ses disciples, qui bénéficie d'une expérience religieuse. En effet au lieu de dire, comme Mc & Mt, que Jésus *emmène* les 3 disciples sur une haute montagne avec l'idée de leur montrer quelque chose, Lc écrit que Jésus monta sur la montagne pour prier. Ensuite, il ne dit pas que Jésus fut transfiguré *devant eux* ; si son visage change d'aspect, ce n'est pas pour être vu des disciples, mais sous l'effet de l'intensité de sa prière. De même, ce ne sont pas Elie et Moïse qui *leur* apparaissent, ils sont là pour s'entretenir avec Jésus de son exode c.à.d., pour notre évangéliste, de sa mort, de son départ vers le Père. .../...

Ce ne sont pas, les disciples qui constatent que Jésus se trouve seul, Lc se contente de dire qu'il n'y a plus que Jésus seul ! D'autres détails distinguent encore Lc de Mc & Mt : Il ne s'agit pas de *six jours après*, mais d'« environ huit jours après » ; il est aussi le seul à indiquer deux fois « deux hommes », et à souligner leur départ ; le seul à dire enfin que « Pierre et ses compagnons virent la gloire de Jésus. » En comparant donc Lc à Mc & Mt, nous sommes face à deux traditions. Celle dont s'inspire le III^e évangile ne parlait que de « deux hommes » (Moïse et Elie furent ajoutés pour harmoniser avec la tradition où puise Mc et que reproduit Mt) et de « Pierre et ses compagnons » : Jacques et Jean ont été insérés, dans le même sens. ... / ...

Les deux hommes du texte primitif de la tradition à laquelle se réfère Lc évoquaient deux anges. On retrouve ces « *deux hommes* » au tombeau, au matin de Pâques (24,4), qui deviennent des « anges » sur le chemin d'Emmaüs. Il sont là pour attester de la vérité d'une expérience mystique ou d'une manifestation divine. Voici le texte primitif tel que le propose les P. Benoît et Boismard : « *Après huit jours, il monta sur la montagne pour prier. Et comme il priait, l'aspect de son visage devint tout autre, et son vêtement blanc, fulgurant. Et voici, deux hommes apparus en gloire, parlaient de son exode, qu'il allait accomplir à Jérusalem. Or Pierre, et ceux avec lui, étaient accablés de sommeil ; restant éveillés, ils virent sa gloire et les deux hommes qui se tenaient avec lui. Et il arriva, comme ils se séparaient de lui, que Jésus se retrouva seul. Mais eux se turent et ne dirent à personne, en ces jours-là, rien de ce qu'ils avaient vu.* » Telle est, écrivent nos exégètes, la forme primitive du récit dont Lc s'inspire.



Concrètement, cela semble vouloir dire qu'au cours d'un temps de prière, Jésus a fait une expérience mystique ineffable et que les disciples qui étaient avec lui ont vu le changement de son visage. Après sa résurrection, cette scène est revenue à leur mémoire et a été relue comme une révélation faite à Jésus, dans la suite de celle de son Baptême. Là, il avait perçu sa mission, maintenant il perçoit où elle va le mener : à la mort ! Le récit a ensuite été construit, en référence à des passages de l'Ancien Testament : La montagne évoque le Sinaï où Moïse avait rencontré Dieu et était redescendu le visage tout illuminé par la gloire divine (Ex 34,29-30). L'intention est claire : Jésus est le nouveau Moïse qu'il faut écouter pour être sauvé. L'ajout de deux hommes, deux anges, atteste qu'il s'agit bien d'une révélation. La mention de discuter de l'exode Jésus [personne n'a entendu !] veut donner sens à cette expérience : elle annonce ce que Jésus sera après sa Pâque. Pierre seul était mentionné, parce qu'il était le référent de la foi et le chef de l'Eglise. La tradition a ajouté à plusieurs endroits la présence à ses côtés de Jacques et Jean, parce qu'ils avaient du poids dans l'Eglise primitive. Enfin, la mention des tentes, pourrait être un repère historique de cet événement : à l'époque de la fête des Tentes (qui a lieu à l'automne).

La pâque de Jésus est appelée « exode ». Ce thème vient du livre de la Sagesse (Sg 3,2) qui l'utilise pour parler de la mort. Ce terme, ici, implique une nouvelle conception de cette dernière telle qu'elle était primitivement conçue dans le monde juif.

Quand elle parle de l'être humain, la Bible ne distingue pas « âme » et « corps » ; l'humain y est essentiellement « un », et quand il meurt, il disparaît tout entier dans les profondeurs du Shéol, où il n'est plus qu'une ombre inconsistante, privé de conscience.

Mais la Bible reconnaissait toutefois deux exceptions à cette règle : celle du patriarche Hénok et du prophète Elie, montant chacun directement auprès de Dieu sans passer par le Shéol (Gn 5,24 & 2 R 2,11).

Cette idée a été reprise par le livre de la Sagesse (Sg 4,10) pour l'appliquer au juste qui meurt : il fut *emporté* auprès de Dieu. .../

/... C'est aussi l'écho de ce que dit Gn 5,24 du prophète Hénok : *il fut emporté*.

La « mort » n'est donc plus une mort au sens où l'entendait la Bible. La part non matérielle de la personne, est « emportée » auprès de Dieu, l'être ne sombre pas dans le Shéol. *Leur exode* [la mort des justes] fut pris comme un malheur ... dit Sg 3,2-4, en évoquant la pensée des impies, alors que les justes sont partis vers Lui.

On retrouve cette conception chez Lc, où la mort de Jésus est une « assomption », et chez Jn où elle est une « élévation ».

La tradition a alors lu la Transfiguration comme l'annonce de la Résurrection, une forme d'anticipation : *Ils virent la gloire de Jésus*. Du coup cet épisode fut placé en lien avec les annonces de la Passion. Il a été interprété comme une lumière donnée pour dépasser l'humiliation de la croix et la mort du Christ ! (P. Benoît & Boismard)

Homélie 2^e dimanche de Carême

(le 17 ; 9h30 : Luc-sur-Orbieu)

Le deuxième dimanche de Carême est traditionnellement celui où nous lisons le récit de la Transfiguration. Cette année, c'est le texte de Luc dans lequel Pierre et ses compagnons voient Jésus en prière qui change de visage sous le fait d'une extase qui atteint tout son corps, comme le révèle la luminosité de son vêtement (qui symbolise la personne dans la Bible). Le Maître devient tout autre. Cela les bouscule, les interroge : Qu'est-ce qui se passe ? On ne l'a jamais vu comme ça ! Qui est-il donc ?

Pierre et ses compagnons sont conscients d'assister à un phénomène qui les dépasse. Ils pressentent en Jésus une présence divine qui les remplit de frayeur. Mais en même temps : Quelle chance ! Comme on voudrait que ça dure ! Les voilà donc qui veulent arrimer le ciel à la terre, en proposant de dresser des tentes pour planter une demeure terrestre où puissent se fixer les habitants du ciel.

Mais ils n'arrimeront pas le ciel, car l'être humain n'a pas de prise sur lui. C'est plutôt le contraire. En effet, voici qu'à l'instant l'ombre d'une nuée recouvre le lieu, la lumière venue du ciel se fait alors ténèbres. Elle illumine en même temps qu'elle recouvre tout d'une épaisseur de nuit ! Pierre est rendu muet, il ne peut rien dire.

Lui et ses compagnons sont pris dans le mystère de cet événement. Ils sont comme envahis par lui. Et puis, soudain, tout s'efface... Seule demeurera une blessure de feu, un « je ne sais quoi » venu d'ailleurs qui les aura touchés jusqu'au plus intime d'eux-mêmes, et que la Bible appelle « une parole ». Le seul arrimage qui leur est offert est une brûlure incompréhensible, sur laquelle, plus tard, ils mettront certains mots tirés des Ecritures, ceux qui, à la lumière de la Résurrection, raviveront les tisons de cette vision enfouie en eux : *Tu es mon Fils* (Ps 2,7)... [*Dieu*] *t'a choisi* (Is 49,7)... *vous l'écoutez* (Dt 18,15) !

Ainsi, toute expérience céleste plonge nos sens dans la nuit : elle est aveuglante à nos yeux, impalpable à nos mains, inaudible à nos oreilles. Pourtant elle est « parole » en ce sens qu'elle nous atteint en ce point secret de nous-mêmes qui nous échappe. Elle oblige à lâcher nos repères pour nous laisser emporter dans ce temps hors du temps. C'est nous qui, ensuite, l'habillerons d'images, d'impressions et de mots. Sur le moment, elle imbibe de joie : « Il est heureux que nous soyons ici ». C'est tout ce que l'humain peut dire. Pierre et ses compagnons resteront longtemps muets après ce noir éclair de feu qui ne les aura pas consumés !

Cette expérience d'un jour qu'on nommera plus tard « la Transfiguration », resurgira lorsqu'ils auront accueilli et ruminé le mystère de la Résurrection. Sur la montagne de la foi, cet événement, laissé jusque-là en suspens, trouvera alors un sens.

Il donne sens, aujourd'hui encore, à notre intimité avec Dieu : Chaque jour, monter sur la montagne de la prière, nous fait LE contempler, caché dans la nuée. Jour après jour, sans arrimage... mais arrimés pourtant à sa Parole, nous passons sans cesse des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres. Chaque fois, un monde ancien s'efface, un nouveau monde advient. Chaque fois, une nuit disparaît et une aube se lève. Chaque fois nous passons de la mort à la vie.

Heureux, qui consent à se laisser mener sur cette montagne, à lâcher tout repère, à mourir chaque jour un peu plus à lui-même ! Car il peut redescendre ensuite dans son quotidien qui en sera transfiguré. Il pourra dire alors, à travers un sourire, une poignée de main, un geste d'amitié ou une touche de tendresse, la parole de feu qu'il aura reçue dans la prière. Il vivra Dieu dans la banalité de son quotidien, mais dans ce qu'il vivra, même s'il n'en est pas conscient, la nuée de l'amour sera là !